

PRESSES  
UNIVERSITAIRES  
DE FRANCE

Renaud Hetier

# Contes et violence

*Enfants et adultes face aux  
valeurs sous-jacentes du conte*

0215 27172

ÉDUCATION ET FORMATION

CHIMIE 12

COLLECTIONS ÉDUCATION ET FORMATION POUR LE DÉVELOPPEMENT

# CONTES ET VIOLENCE

*Enfants et adultes face aux violences  
dans l'histoire de l'écrit*

CONTES ET VIOLENCE

BENALOUËTTE



UNIVERSITÉ YAOUDÉ I

2000-18102



024927172

37

ÉDUCATION ET FORMATION

*L'éducateur*

COLLECTION FONDÉE ET DIRIGÉE PAR GASTON MIALARET

## CONTES ET VIOLENCE

*Enfants et adultes face aux valeurs  
sous-jacentes du conte*

RENAUD HÉTIER



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

3.  
D1

2000-18102

DL-08 10 1999 4 16 0 1

# CONTES ET VIOLENCE

Essais et études sur la violence  
dans les contes

REYNAUD BELLET



ISBN 2 13 050057 9

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 1999, octobre

© Presses Universitaires de France, 1999  
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Pour mes parents,  
à Sarah, à André,  
et à mes Jean : mon grand-père et mes enfants.

Je remercie Constantin Xypas  
qui m'a permis de soutenir ce travail  
par son exigence et sa confiance  
et Patrik Hétier,  
mon initiateur aux contes.

1875  
1876  
1877

1878  
1879  
1880  
1881  
1882

1883  
1884  
1885  
1886  
1887

## Sommaire

### INTRODUCTION, 1

*Il était une fois*, 1

*La violence se raconterait-elle donc ?*, 2

*En quoi la violence nous intéresse-t-elle ?*, 2

*Quelle culture face à la violence ?*, 3

*De la culture à l'éducation*, 5

*Culture, éducation, mais dans quelle école ?*, 6

*Quelle relation chercher entre contes, violence, et école ?*, 8

### CHAPITRE I. — Contes et violence sous les éclairages historique et psychanalytique, 11

*Avant tout, mieux connaître les contes*, 11

Le conte comme objet minéral, 11

Quelles qualités spécifient le conte ?, 12

Le conte, les contes ?, 15

*De quelle violence nous préoccupons-nous ?*, 17

Mais où le cœur de la violence est-il caché ?, 17

Une violence modernisée, 18

Un sentiment moderne de la violence, 20

Le cœur de la violence, 21

Et la violence des contes ?, 23

*Une approche historique des contes traditionnels : le travail de Propp*, 27

*Une approche psychanalytique des contes*, 35

*Il était une fois*, 35

Lectures psychanalytiques, 37

Le conte, déploiement de l'intériorité, 37

Images du conte, fantasmes de l'enfant, 38

Fantasmes du conte à l'épreuve de la réalité, 41

Le symbole, entre réel et imaginaire, 43

CHAPITRE II. — **Approche axiologique ou les valeurs dans le conte**, 47*Méthode de lecture et d'analyse*, 53

Pourquoi une approche axiologique ?, 53

Comment traiter les valeurs du conte ?, 55

Approche synchronique des valeurs, 55

Approche diachronique de la narration, 58

Approche métachronique des variations des valeurs dans la narration, 61

Présentation générale des valeurs observées et de leurs variations au fil des séquences du conte, 64

*Analyse de valeurs*, 65

La parole, 65

Les actes, 72

Le désir, 92

La fidélité, 99

La violence, 109

*Conclusion provisoire*, 119CHAPITRE III. — **Les auditeurs du conte face à sa violence**, 123*Quels repères pour notre observation ?*, 124*Les enquêtes*, 130

Première classe, 130

Premier groupe d'adultes, 138

Deuxième classe, 145

Un enseignant face à sa classe, 164

Un autre enseignant, une réaction différente, 165

Troisième classe, 167

Dernier enseignant, 184

## CONCLUSION, 190

## Bibliographie, 199

## Annexes, 201

## *Introduction*

### IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois, dans un village paisible, un épicier réputé : il vendait un miel délicieux. Du village voisin, perché dans la montagne, descend un bon berger. Son chien, vieux compagnon fidèle, l'accompagne. A son entrée dans l'épicerie, salut du berger, salut de l'épicier. Après un échange de propos aimables, le berger tend un cruchon à l'épicier, qui commence, louche après louche, à le remplir de miel.

Une goutte de miel coule sur le bord du cruchon et tombe à terre. Une mouche voletant se pose sur la goutte. Le chat de l'épicier, somnolant sur le comptoir, se dresse et bondit, pattes en avant, sur la mouche. Le chien du berger, se croyant attaqué, se jette sur le chat et d'un coup de crocs lui brise le cou. L'épicier reste un instant abasourdi puis, envahi par la colère, saisit un bâton qu'il rompt sur la tête du chien. Le chien s'affaisse, mort, aux pieds de son maître, pétrifié. Le berger relève enfin la tête et se précipite sur l'épicier, ses lourdes mains le saisissent à la gorge et le secouent terriblement. Bientôt le berger relâche son étreinte et le corps de l'épicier, désarticulé, s'affaisse, sans vie. Un villageois entre dans l'épicerie, il voit la scène, il hurle pour ameuter tout le village. Le berger, impuissant, est traîné dans la rue par une foule vengeresse qui le précipite à terre, le piétine et ne l'abandonne enfin qu'une fois sûre de sa mort. Mais la nouvelle n'est pas longue à parvenir jusqu'au village du berger : c'est une armée qui dévale de la montagne. Fourches, massues, fusils aux poings, l'âme chavirée de colère. La petite épicerie est mise à sac, le village détruit, les villageois exterminés.

Et comme par malheur les deux villages étaient de deux pays différents, c'est le roi du pays du village de l'épicier qui déclare la guerre à son voisin. De cette grande extermination, il n'est plus resté que moi pour vous la raconter...

#### LA VIOLENCE SE RACONTERAIT-ELLE DONC ?

Ce petit conte arménien<sup>1</sup>, en forme de randonnée<sup>2</sup>, nous frappe par le mécanisme de ses enchaînements et l'insignifiance de son prétexte – une goutte de miel ! Inexorabilité et absurdité ne sont-elles pourtant pas aussi caractéristiques de bien des conflits dans la réalité ? Libéré des repères spatiaux et temporels qui s'attachent au fait réel, ce conte livre le mécanisme nu des enchaînements de la violence.

Les contes, sous l'aspect gratuit (quelle histoire pour une goutte de miel !) et fictif de leur propos, seraient-ils donc porteurs d'une connaissance de la violence des hommes ?

#### EN QUOI LA VIOLENCE NOUS INTÉRESSE-T-ELLE ?

D'autres exemples, que nous rencontrerons plus tard, témoignent du fait que les contes évoquent des mécanismes fondamentaux de la violence – tel le mimétisme, l'enchaînement, l'irrationalité. Mais, de plus, ils savent en évoquer les causes. Il nous intéressera, enfin, de voir s'ils peuvent transcender la violence, sans détourner le regard devant celle-ci, pour délivrer d'autres valeurs.

Notre propos n'est pas de recenser les formes de violence : ni celles que le monde connaît, ni celles que les hommes ressentent, ni celles que les contes exposent. Notre ambition n'est pas non plus de proposer des « solutions », mêmes éducatives, pour supprimer une violence qui est de toute époque

1. M. Bloch, *365 contes*, Paris, Gallimard, 1995.

2. Dans la forme dite « en randonnée », les contes nous font passer d'un personnage à un autre ou d'une situation à une autre de façon structurellement répétitive.

et de tout lieu : nous n'imaginons pas qu'un monde sans violence soit humainement accessible. Ce qui nous intéresse, c'est de voir s'il est possible d'intégrer l'incontournable présence de la violence pour en faire quelque chose de positif.

Voilà donc le cœur de notre sujet : si l'on vise effectivement à la régulation de la violence, ce que la civilisation doit permettre, il importe d'abord de ne pas céder à une censure effrayée (parler de la violence serait déjà trop violent), ni fabriquer une mise en scène fascinante (où le spectacle violent permettrait de faire l'apologie d'une force bâtie par la destruction des rivaux), ni surtout scotomiser cette violence (on ne parlerait alors de la violence que quand elle semble ne pas être la nôtre — celle d'autrefois, celle d'ailleurs, celle des autres).

S'ils s'avèrent capables d'éviter ces pièges, les contes pourraient alors nous nourrir d'une sagesse de la violence qui permette de penser, de transformer cette dernière.

Ce recours serait des plus précieux, car notre temps nous place devant une réelle difficulté de relation à la violence : serait-elle vraiment croissante, investirait-elle de nouveaux lieux, y serions-nous plus sensibles que jamais ? Les deux aspects du problème (la violence qui croît, notre sensibilité à la violence qui croît) se rejoignent : il s'agit toujours de savoir comment y faire face.

## QUELLE CULTURE FACE A LA VIOLENCE ?

De quelle culture pourrait donc disposer chacun pour interpréter les manifestations de violence dont il peut être tour à tour spectateur, victime, voire acteur, et y réagir ?

Mieux encore : de quelle culture pourrait disposer chacun pour être capable de résister à une violence destructrice<sup>1</sup>, et pouvoir cependant, pour sauvegarder des valeurs essen-

1. Par violence destructrice nous entendons une action qui aboutit à l'exclusion ou à l'agression d'un sujet de telle façon que son intégrité physique ou psychologique, ses droits ou sa vie soient altérés de façon irréversible.

tielles<sup>1</sup>, faire preuve d'une détermination qui réclamera peut-être une certaine violence ?

Être capable de résister à une violence destructrice, ce serait en toute priorité, répétons-le, ne pas en évacuer la réalité dans l'histoire des hommes comme dans leur actualité ; ne pas en nier, surtout, la force au cœur des relations où précisément on voudrait le moins la voir : au cœur des relations familiale et éducative par exemple.

Être capable de résister à une violence destructrice, ce serait encore pouvoir y faire face : refuser de s'y laisser entraîner quand l'autre nous y pousse, refuser de se venger tout en devant vivre avec la violence qui nous a été faite. Et tout cela appelle à se faire une certaine violence à soi-même.

Être capable de résister à une violence destructrice, ce serait, toujours, pouvoir s'y opposer activement : penser qu'on peut représenter plus que soi-même (un « soi-même » si fragile et si craintif devant la violence) et défendre avec force des valeurs qui dépassent la tentation du règlement de comptes immédiat.

Être capable de résister à une violence destructrice, ce serait enfin, dans la mise à distance de ses passions, connaître les potentialités parfois irremplaçables dont la violence dispose pour contrevenir à l'inertie. Cette violence-là, qui peut être fermeté ou pression, n'aurait pas pour but de détruire, et quand elle ne serait pas nécessairement légale, elle serait légitime : elle se lèverait non pour détruire l'autre, mais au contraire pour remettre en cause un fonctionnement destructeur.

Notre interrogation porte moins ici sur la violence prise comme phénomène observable que sur la capacité que pourrait acquérir chacun à pouvoir discerner en celle-ci un champ symbolique, où la violence ne serait plus qu'une « valeur relative », à mettre en relation, tant dans la réflexion que dans l'action, avec des valeurs positives qui la transcendent.

1. Sans prétendre recenser les dites valeurs, pensons au cas où la dictature légalise sa barbarie : la préservation de la liberté et de l'universalité des droits n'exigent-elle pas une lutte, dont la violence n'est-elle pas sans légitimité, contre un tel système ?

## DE LA CULTURE A L'ÉDUCATION...

Si donc une symbolisation de la violence est possible, nous devons appréhender comment elle peut se fonder.

Notre conception s'élabore en deux temps :

- négativement, il nous semble impossible qu'une « éducation à la violence » puisse prendre corps dans l'écartèlement entre l'abstraction du discours dénonciateur et le pragmatisme anonyme des mesures prises. Que cette abstraction soit celle de l'incantation politique ou celle de la restauration de leçons de morale à l'école ; que ce pragmatisme soit celui des règles de vie qu'on voudrait voir observées au point de dispenser les éducateurs de toute incarnation de l'autorité ;
- positivement, dans la mesure où les exclusions que produit la violence (celle d'une société gagnée par l'esprit de compétition par exemple) ne peuvent se traiter par l'exclusion de la réalité de la violence, cette éducation à la violence pourrait être engagée dans une culture partagée qui offre des voies d'intégration symbolique.

Mais pour bâtir la face positive de notre conception, à quelle culture concrète se référer ? Quelle culture que nous n'avons pas — sans quoi notre question ne se poserait pas — et que nous pourrions avoir — sans quoi il n'y aurait pas d'espoir de réponse à notre question ?

Une culture qui, sans aucun doute, ne serait pas seulement un contenu, pouvant être appris et restitué sans s'y sentir engagé ni même faire l'expérience du sens intime que cela prend pour soi, tel un discours ou des leçons magistrales sur la morale.

Une culture qui ne peut pas non plus être un ensemble de règles coercitives et de sanctions, auxquelles il serait demandé de se soumettre sans plus de raison et qui ne prépare pas aux multiples situations de vie où les règles ne sont précisément pas respectées par le plus grand nombre — quelle position personnelle prendre alors ? — non plus qu'elle ne préparerait aux situations où il faut enfreindre les règles quand celles-ci sont édictées contre les droits les plus fondamentaux.

Une culture, enfin, qui ne peut pas être seulement un enseignement magistral, tant il est vrai que le rapport à la violence touche à quelque chose d'intime et de complexe. Les « maîtres », réduits à la généralisation de leur discours pourraient, dans l'aveuglement de leur angélisme, se faire les agents de la censure de la violence et de ses raisons – la violence révoltée de l'opprimé pouvant dans cette disposition d'esprit être mise au même rang que la violence cynique de l'oppresser. On sait ainsi ce que le sentiment d'incompréhension peut induire, dans la société, comme tentation de recourir à la violence. Et si celui qui prend la parole – enseignant, responsable politique – pour dénoncer la violence des autres ne sait rien de la violence que ceux-ci subissent ? S'il est lui-même affranchi des réalités auxquelles sont confrontés ceux à qui ils s'adressent, parce que la même promotion l'a porté et à pouvoir prendre la parole et à jouir de privilèges dont il n'a même plus conscience ? Si enfin ses privilèges l'aveuglent au point qu'il ne voit plus ce que peut être la tentation désespérée de recourir à la violence ? Alors le discours sur la violence pourrait être un véritable chiffon rouge, catalyseur d'un retour de violence pire que la violence initialement dénoncée.

Non, la culture à laquelle nous pourrions faire appel en éducation devrait être plus communautaire – qu'elle parle à chacun sans que les uns fassent nécessairement la leçon aux autres. Cette culture parlerait non seulement de la violence, mais aussi de ce qui la provoque. Elle considérerait, sans tabou, la profondeur des affinités entre l'homme et la violence, pour qu'avant de se savoir jugé chacun puisse se sentir compris (compris au sens de contenu, comme la violence pourrait l'être elle-même).

#### CULTURE, ÉDUCATION, MAIS DANS QUELLE ÉCOLE ?

A ces exigences nous semble susceptible de répondre un patrimoine culturel populaire, lui-même – comme la question qui nous préoccupe –, objet d'une certaine censure : le conte

traditionnel. Tombé en désuétude et en disgrâce dans la société moderne<sup>1</sup>, rejeté dans les limbes de la puérité, il demeure, en tant que tel, malgré une audience minoritaire mais renaissante, largement exclu de l'école élémentaire (où pourtant les enfants sont à cet âge les plus réceptifs) si ce n'est comme objet transitoire d'analyse textuelle. Exclu comme ressource culturelle alors même qu'il appartient à la collectivité et à son patrimoine, et qu'il offre des voies d'expériences symboliques que nul éducateur n'ignore depuis les travaux de Bruno Bettelheim sur ce sujet. Malgré ces caractères, si recherchés par ailleurs, le conte souffre sans doute, pour les gardiens des programmes et des progressions scolaires, de défauts qui le rendent indésirable à l'école : trop plaisant et pas assez laborieux, trop métaphorique et pas assez rationnel, trop secret et pas assez évaluable, il fait « perdre du temps » et n'appartient pas aux objectifs d'apprentissage quantifiable à l'aune desquels il faudrait aujourd'hui juger toute activité éducative en milieu scolaire.

Mais c'est encore sur le chapitre de la violence que l'exclusion est la plus manifeste : c'est, par exemple, pour leur violence que les contes qui établissent un rapport symbolique à la violence risquent d'être écartés.

Nous pensons qu'il pourrait en être autrement, si les acteurs du système éducatif n'étaient pas eux-mêmes les sujets d'un double rejet : celui, personnel, d'une culture traditionnelle d'avec laquelle la modernité nous a coupés (quand bien même on a pu la fréquenter et en ressentir le prix étant enfant) ; celui, professionnel, des vertus profondes – mais rebelles au contrôle pédagogique – de cette culture. Nous pensons qu'il peut en être autrement, enfin, parce qu'aussi ancienne est cette culture, aussi rapide est l'accès qu'y ont les enfants.

1. « Le conte de tradition orale a presque complètement disparu de sa fonction esthétique et sociale qui était de récréer les assemblées de paysans et d'artisans durant les longues veillées d'hiver, d'accompagner certains travaux sédentaires ou monotones, de fournir un instant d'évasion et de rêve aux soldats et aux marins pendant les périodes de désœuvrement ou aux travailleurs durant les heures de repos » (P. Delarue, M.-L. Ténèze, *Le conte populaire français*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997).

QUELLE RELATION CHERCHER  
ENTRE CONTES, VIOLENCE, ET ÉCOLE ?

Dans les limites de cette présente contribution, nous souhaitons poser l'hypothèse qui suit :

L'exclusion, à l'école, de la culture des contes populaires en tant que telle, sous différentes raisons, comme, par exemple, la violence de ceux-ci, serait d'autant moins justifiée que :

- 1 / les enfants pourraient accéder directement aux valeurs sous-jacentes du conte et notamment par une intégration symbolique de la violence ;
- 2 / certains éducateurs pourraient, à l'inverse, refuser de se référer à cette culture – spécialement au prétexte de sa violence – alors que selon nous la raison véritable de ce refus tiendrait plutôt à leur propre difficulté d'accès à une symbolisation de la violence.

Pour la clarté d'ensemble de notre recherche, il nous paraît indispensable de se référer aux travaux de réflexion théorique qui ont amené l'attention sur la valeur des contes. Mais, afin de ne pas s'égarer dans une trop grande généralité, nous en ferons une lecture spécifique : comment différentes approches théoriques opérées sur les contes peuvent-elles concourir à expliquer la place et le rôle de la violence au sein de ce patrimoine culturel ? La première partie de ce présent volume pourra ainsi nous permettre d'évoquer d'abord ce qu'une approche historique des contes peut nous apprendre, puis ce qu'une lecture psychanalytique peut apporter dans la compréhension de la portée symbolique de ces mêmes contes. Mais avant même de considérer ces optiques, nous proposerons une définition et de ce que nous entendons par « conte populaire ou traditionnel » et des occurrences que nous donnerons au mot « violence » quand nous l'utiliserons.

Nous développerons, dans une seconde partie, une approche originale que nous proposons et que nous qualifierons d'axiologique. Il s'agira alors de tenter de mettre à jour les valeurs multiples dont un conte peut être porteur, et

l'exploration qui est faite de chacune d'entre elles à l'intérieur même du récit. Notre attention se portera particulièrement sur les relations qui sont proposées entre ces valeurs et la violence : entre identification à l'agresseur et identification à l'agressé d'une part, nous verrons quel parti prend le conte. La finalité essentielle de ce travail de lecture est, par la mise en place d'un outil d'analyse, de « contrôler » la portée axiologique du conte et son organisation, indépendamment des interprétations faites à chaud par les auditeurs.

Plutôt que de travailler sur un corpus étendu, qui aurait pu nous permettre d'étudier la violence dans les contes, ce qui aurait été une autre entreprise, nous avons choisi de ne retenir qu'un conte et d'étudier ainsi non seulement la violence dans ce conte, mais aussi la façon dont les auditeurs y réagissent. Notre choix s'est porté sur un conte figurant dans le recueil des frères Grimm : Jean-le-Fidèle, que nous présenterons tout d'abord.

Nous exposerons, dans une troisième partie, notre enquête, ses rebondissements et ses résultats : comment enfants et adultes ont-ils réagi, lorsqu'on les interrogeait, à propos du conte « Jean-le-Fidèle » que nous leur avons raconté ? Les auditeurs, enfants ou adultes, ont-ils une vision d'ensemble du conte et de ses possibles conclusions, ou bien se focalisent-ils sur un aspect plutôt qu'un autre ? Ces mêmes auditeurs entendent-ils à travers le récit le « discours » sur les valeurs que nous prêtons au conte ? Sont-ils dans ce cas en accord avec les valeurs du conte ?

Enfin nous tenterons de conclure cette réflexion en nous interrogeant, à la lumière de la réflexion théorique et de l'enquête qui auront précédé, sur la place que peuvent prendre, en éducation, les contes, sur une question aussi délicate que celle de la violence.



## CHAPITRE PREMIER

---

### *Contes et violence sous les éclairages historique et psychanalytique*

AVANT TOUT, MIEUX CONNAÎTRE LES CONTES

#### *Le conte comme objet minéral*

Commençons par exposer notre propre représentation qui pourrait trouver sa complétude en une image : celle d'un galet de granit. Prélevé à un matériau originel aux insondables limites, il a offert sa résistance à la multitude : celle, répétitive mais toujours renouvelée des vagues qui l'ont roulé. Il est la trace même de tous les temps qu'il a traversé : matière antédiluvienne dont la concrétion tient à la fusion d'une multitude d'éléments, la vision de sa rondeur frappe tout d'abord le regard : expression matérialisée de l'unité et de la cohérence. Mais tiré de son sommeil, on lui découvre d'autres qualités : des imperfections demeurées jusque-là invisibles révèlent son insoupçonné complexe, des cicatrices et des entames scandent les exceptionnelles tempêtes qui le bouleversèrent comme elles bouleversèrent son paysage. Le grain de la pierre, le rugueux de sa surface au toucher surprennent nos sens. Et, enfin, la sensation d'une densité telle qu'elle rappelle à celui qui l'éprouve son éphémérité. On hésite alors et puis on peut replacer le galet de granit là où une harmonie qui ne nous appartient pas en propre lui avait donné sa vraie beauté.

*Quelles qualités spécifient le conte ?*

*Tradition orale.* — En première instance, le conte appartient à la tradition orale. Cela le distingue d'un certain nombre d'autres types de productions littéraires, même si on ne peut en faire une clause exclusive : des contes ont trouvé leur place dans les premiers livres de l'histoire de l'écriture et l'accès qu'il nous est donné d'avoir au conte est aujourd'hui presque exclusivement cantonné à l'écrit. Cependant, le conte n'est pas le résultat d'un travail d'écriture individuelle. S'il a été fixé par écrit, c'est après qu'il se soit vu longtemps transmis de bouche à oreille, devenant ainsi au fil du temps représentatif de quelque chose de plus que le fruit d'une imagination individuelle : les décennies, les siècles, voire les millénaires en travaillent la forme et peuvent y laisser leur trace ; une foule anonyme de conteurs en aura été porteuse, à la fois fidèle et créative. De ces deux derniers aspects que nous développerons plus bas, découle ce caractère unique qui disparaît avec l'écrit : être tout à la fois une mémoire, que chacun voudra servir avec respect, et un « être » vivant, auquel chaque conteur pourra donner une inflexion, y compris inconsciemment, le marquant de la trace de son époque. Le conte filtré par l'infinie diversité des personnalités humaines, porté de bouche à oreilles, accède alors à sa dimension d'universalité : chacun ayant pu y parler, il parle à chacun. L'oralité du conte lui permet donc une double aptitude à la stabilité et à la flexibilité qui en font une forme par laquelle les hommes y retrouvent une actualité de tout temps.

*Temps mythique du conte.* — Non moins importante, et, comme nous l'avons vu, indissociable de l'oralité du conte est son appartenance au temps qui passe, sa capacité à vieillir. D'autres objets culturels émergent du passé par la grâce de l'attention que nous leur prêtons, nous les trouvons alors tels qu'ils furent. Tel n'est pas le cas pour les contes. Ils peuvent bien sûr, pour certains d'entre eux, être représentatifs d'une époque définitivement révolue, soit parce qu'ils ont été écrits, fixés — et tout en pensant sans doute assurer leur postérité on

les réduisait à un archaïsme de fait —, soit parce qu'ils proviennent d'une société dont le mode de vie est resté jusqu'à aujourd'hui proche de l'origine et évoque à nos consciences le passé de notre propre civilisation. Mais les contes sont comme « l'eau vive » de la chanson du même nom : écrits et figés ici, ils poursuivent leur chemin ailleurs et peuvent ainsi, dispersés dans une communauté de parole, survivre sous de multiples versions dont celles écrites qui peuvent retourner à l'oralité. Mais la circularité du temps n'est finalement d'aucune société : même la société plus primitive a une histoire et toutes, sans doute, ont eu, à un moment ou un autre, un contact avec d'autres sociétés. Ainsi, le conte recueilli sous sa forme la plus ancienne est déjà riche de l'épaisseur du temps, du temps qui a passé, du temps qui passe. Et quand bien même l'avènement de la civilisation de l'écrit, puis celle de l'image, puis celle de l'informatique, donne aux contes une ancienneté toujours plus mythique, n'excluons pas une dimension mythique des contes : à toute époque, n'est-ce pas dans une époque passée voire révolue qu'ils entraînent toujours leurs auditeurs ? Faisant ainsi leur devoir de mémoire et nous décentrant judicieusement du présent dont une trop brûlante évocation aveuglerait notre attention, ils sont l'expression même du passé de l'homme. Sait-on si les contes des civilisations qui, en l'an 3000, auront préservé un peu de leur culture orale, ne seront pas peuplés de figures de robots et d'autres objets modernes, qui auront pris alors un âge tel que ces figures marqueront une forme d'a-temporalité, à la manière des princes et des princesses aujourd'hui ?

*Oralité.* — Tout aussi indissociable de l'oralité est l'aspect communautaire du conte : ça n'est pas un art d'élite, et si tout le monde n'est pas conteur, tout le monde peut être auditeur. Cela ne réclame aucune autre disposition, que celle qui nous fait précisément être humains : l'accès à la parole. Ces textes sans auteur connu, qui peuvent se passer de scène et de mise en scène, doivent aussi leur accessibilité à leur possible gratuité. Le partage du conte rend nécessaire, et est accepté comme telle, l'interchangeabilité des rôles : impossible d'être conteur sans avoir été auditeur, et dans la tradition, un bon conteur se doit d'abord d'être un grand auditeur, sans quoi

seraient perdus ces trésors immatériels. Fruit, nous l'avons vu, d'un travail d'élaboration collective perpétuelle, le conte retourne à la collectivité à chaque fois qu'il est raconté, ou plutôt, il ne cesse de faire des allers-retours, au sein de la communauté humaine, entre ceux qui écoutent et ceux qui prennent la parole, entraînant dans le temps de ce rythme ses successives actualités.

*Conte, image, symbole.* — Particulièrement importante est cette qualité des contes qui consiste à nous offrir des images. Paradoxe évident pour un matériel qui n'est fait que de paroles. Mais, tissé de mots, l'ordre des contes n'est pourtant pas celui de l'idée, qui relève d'une théorisation, d'un vocabulaire conceptuel, il n'est pas non plus celui du sentiment, qui prendra le temps de se dire, à travers les descriptions auxquelles peut faire appel la littérature écrite, il n'est pas enfin celui du pragmatisme qui passera par l'explication, la démonstration, l'expression directe d'une volonté.

Non, l'ordre du conte se déploie quant à lui dans un concret de choses de la nature (animaux en communication avec l'homme, éléments et végétaux acteurs) et de figures surnaturelles (sorcière, dragon, ogre...), où, dans la tension ininterrompue d'une histoire qui toujours avance, un personnage agit (parfois il est agi). La demande en mariage suffit pour dire tout sentiment et quelques mots rappellent la fuite des années qui ont passé. Chaque image donnée, pure, par le conte, évoque aussi autre chose, sans s'y appesantir. Un espace symbolique s'ouvre sans bruit. A chaque image en effet, liberté est donnée à l'auditeur de pénétrer dans le concret où elle se déploie et de se sentir fécondé ou ne pas le sentir et l'être tout de même par la puissance évocatrice de cette même image sur un registre symbolique. Chaque personnage peut ainsi constituer à la fois un acteur de l'histoire et ne représenter dans le conte qu'une tendance de notre propre être : les relations entre les personnages peuvent alors être significantes de nos conflits les plus intérieurs. Dans l'épure d'un récit dont le temps s'offre tout entier à l'action, les images du conte tiennent ce pari difficile : par la plus grande simplicité toucher aux plus secrètes profondeurs.

5.26/27	F.	+				-		0
1.16/22	Ga.							+
2.07/20	Ga.							++
3.08/23	Ga.		-					0
4.15/19	Ga.							-
5.20/27	Ga.	~						-
1.07/22	G.							++
3.01/23	G.		-					0
4.05/19	G.							-
5.09/27	G.	~						+
1.03/22	H.							+
2.04/20	H.						+	++
3.06/23	H.				-			0
4.02/19	H.							-
5.03/27	H.	~						+
4.12/19	Jr.							++
5.16/27	Jr.	+						+
1.04/22	J.							+
2.17/20	J.					+		0
3.11/23	J.		-					0
4.07/19	J.							-
4.19/19	J.							++
5.11/27	J.	~			-			0
1.14/22	K.							++
1.21/22	K.							+
2.15/20	K.				+			0
4.08/19	K.							++
5.12/27	K.	+						+
1.01/22	N.							+
2.09/20	N.					+		0
3.15/23	N.							~
4.14/19	N.							~
5.19/27	N.	~						+
1.19/22	R.							+
2.20/20	R.					+		0
3.13/23	R.				-			0
4.18/19	R.							++
5.22/27	R.	+						++
1.22/22	Sa.							+
3.16/23	Sa.						-	0
5.05/27	Sa.	+						+
1.02/22	S.							+
3.07/23	S.						-	0
4.17/19	S.							-
5.01/27	S.							+

5.24/27	S.	~				-		0
2.14/20	St.					+		0
3.12/23	St.							-
4.09/19	St.							++
5.13/27	St.	~				-		0
2.11/20	Ta.			+				0
3.09/23	Ta.		-					0
3.20/23	Ta.				-			0
5.17/27	Ta.	+						+
1.15/22	T.							+
2.10/20	T.							++
3.21/23	T.			-				0
4.13/19	T.							-
5.18/27	T.							+
5.25/27	T.	~						+

